



L'« appropriation de la plume » : l'écrit des femmes noires et brésiliennes et la trajectoire de Conceição Evaristo

Bárbara Araújo Machado
Universidade Federal Fluminense

Traduction : Isabela Carral
Révision : Ana Carolina Santos

Maria da Conceição Evaristo de Brito est née en 1946 dans une favela de la ville de Belo Horizonte, Minas Gerais, dans le sud-est du Brésil. Suite à sa formation à « l'École Normale¹ », au début des années 1970, elle déménage à Rio de Janeiro pour s'essayer au métier d'enseignante de la fonction publique. À Rio, Conceição découvre un mouvement noir qui se développe de plus en plus, en accord avec le moment historique, marqué par la lutte de la population noire américaine pour les droits civils et par les mouvements de décolonisation des pays africains.

En 1976, elle entreprend une licence en Lettres à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ), interrompue en 1980 par la naissance de sa fille Ainá et achevée en 1989. Pendant les années 1980, Conceição a participé du groupe Negrícia – Poésie et Art du Créole. Le groupe a notamment présenté des récitals de textes littéraires dans des favelas, des prisons et des bibliothèques publiques, parmi d'autres activités. En 1990, Conceição publie son premier poème dans le *Cadernos Negros*², une publication du groupe Quilombhoje de la ville de São Paulo. Depuis, elle a publié plusieurs poèmes et nouvelles dans les *Cadernos*, outre deux romans³, un recueil de poèmes⁴ et trois livres de nouvelles⁵.

De plus, Conceição Evaristo est titulaire d'une maîtrise en Littérature Brésilienne à l'Université Catholique Pontificale (PUC) de Rio de Janeiro (1996) et d'un doctorat en Littérature Comparée de l'Université Federal Fluminense (UFF) (2011). Ainsi, plus qu'une œuvre littéraire, elle a également produit des réflexions académiques sur la littérature noire brésilienne et la littérature africaine.

1 L'École Normale est un type de cours de lycée qui offre une formation qui permet aux élèves d'enseigner à l'école primaire.

2 Cahiers Noirs en traduction libre.

3 *Ponciá Vicêncio* (2003) e *Becos da Memória* (2006).

4 *Poemas de recordação e outros movimentos* (2008).

5 *Insubmissas lágrimas de mulheres* (2011), *Olhos d'água* (2014) e *Histórias de leves enganos e parencças* (2016).

En avril 2013, Conceição Evaristo a participé au « V Colóquio Mulheres em Letras⁶ » organisé par la Faculté de Lettres de l'Université Fédérale de Minas Gerais (UFMG). L'auteure a commencé son témoignage en racontant une histoire au public, expliquant qu'il s'agissait d'un des mythes concernant Oxum – une *orixá*⁷ de la cosmologie des religions afro-brésiliennes et déesse de la mythologie yoruba. Ainsi, Conceição raconte :

On dit qu'Oxum était une femme très pauvre, très pauvre. Elle travaillait au marché en vendant un certain nombre de mets, une activité très courante chez les femmes africaines. Si vous faites quelques recherches sur le commerce africain, vous verrez [...] qu'il est très fortement mené par les femmes. Et Oxum, chaque jour elle allait au commerce pour vendre ses petites choses au coeur de la place publique. Devant la place où elle travaillait se trouvait le palais du roi. Et Oxum était très intriguée car elle travaillait, travaillait, travaillait jour et nuit et la seule chose qu'elle cumulait c'était la pauvreté. Elle regardait le palais tous les jours et le roi, qui ne faisait rien, devenait de plus en plus riche. Oxum allait, revenait, et allait une fois encore à la foire, prenait ses affaires et regardait le palais du roi. Et toujours la même ostentation. Et Oxum toujours dans la pauvreté. Elle s'énervait, en pensant : « Eh bien, comment ça se fait, je travaille tellement et je n'ai rien, et le roi, qui ne fait rien du tout, tout simplement accumule de la richesse ? Il y a quelque chose de bizarre là-bas ». [...] Donc Oxum est allée chercher Ifá, celui qui détient le secret, qui révèle le secret ; il fait le jeu, décrypte le jeu de la vie des gens. Elle lui dit : « Écoute, je suis très en colère parce que je travaille, je travaille, je travaille et je n'ai rien. Et le roi, qui ne fait rien, est là, couvert de richesses ». Ifá lui dit : « Regarde, fais ceci : prépare un panier avec des cadeaux et apporte-le au roi. » Oxum était un peu méfiante et dit « D'accord ». Et elle prépare un panier de cadeaux pour régaler le roi. Quand elle arrive devant le palais avec le panier, elle regarde le panier... Elle regarde le palais... Et commence à s'énervier. Et commence à dire : « Regardez ! Je travaille beaucoup et je n'ai rien, et ce roi qui ne fait rien est couvert de richesses ?! » [...] et Oxum criait et criait. Le roi l'écoute, appelle ses vassaux et dit : « Allez-y, allez voir ce que cette folle crie devant le palais. » Le vassal y va, écoute et Oxum dit : « Regardez ! Je travaille beaucoup et je n'ai rien, et ce roi qui ne fait rien est couvert de richesses ?! » Les vassaux reviennent et disent : « La folle crie qu'elle travaille si dur, qu'elle n'a rien et que Votre Majesté est couverte de richesses ». Le roi dit : « Faites ceci : prenez un peu de mon or, donnez-lui pour faire taire la bouche de la femme. » Les vassaux sont allés là-bas, ont pris l'or, l'ont donné à Oxum. Oxum le voit et dit : « Regardez ! Moi qui travaille tellement, je n'ai rien, et ce roi couvert de richesses ?! » Oxum criait et criait, et le roi, de plus en plus gêné, a dit encore un fois à ses vassaux : « Allez chercher plus d'or, emmène-le à cette folle, emmène-le à cette femme, qu'elle arrête de crier ! ». Et Oxum criait : « Regardez ! Je travaille tellement et je n'ai rien, et ce roi qui ne fait rien est couvert de richesses ?! » D'autres femmes ont commencé à écouter le discours d'Oxum. D'autres femmes s'approchent d'Oxum et y restent plus ou moins en chœur avec Oxum. Et le roi sans savoir quoi faire. Le roi dit : « Va chercher de l'or, donne-le à cette femme, qu'elle arrête de crier ! » Et Oxum criait et les autres femmes chantaient et le roi envoyait de l'or à Oxum. Et alors Oxum est devenu maîtresse de l'or. Non seulement la maîtresse de l'or, mais une sorte de porte-parole pour d'autres femmes. Et c'est comme ça que j'aimerais

6 Vème Colloque Femmes de Lettres, en traduction libre.

7 Déesse dans les religions brésiliennes à matrice africaine.

construire ma littérature, afin qu'elle puisse être la porte-parole des voix des femmes noires.⁸ (Evaristo, 2013b)

L'histoire d'Oxum racontée par Conceição Evaristo est un véritable chaudron symbolique à partir duquel diverses analyses sont possibles. Je suis particulièrement intéressée par deux aspects. Tout d'abord, le récit présente trois éléments structurants de l'inégalité sociale au Brésil, entremêlés de manière complexe : la question raciale, la question de genre et la question de classe. Le contraste entre Oxum, une *femme pauvre*, et le roi, un *homme riche*, présente également un aspect lié à la question raciale, compte tenu de son contexte mythologique afro-brésilien et *yoruba*. De plus, la racialité des femmes protagonistes du récit a été accentuée par Conceição lorsqu'elle les qualifie en tant que femmes *noires*.

Deuxièmement, il y a la raison du choix de Conceição pour que ce récit introduise sa communication : le désir que la littérature produite par elle, comme Oxum, remplisse un rôle de « porte-parole des femmes noires ». Le sens principal attribué par l'auteure au récit d'Oxum tourne donc autour de son rôle de porte-parole. Le fait qu'elle ait choisi ce mythe pour présenter sa personne et son œuvre littéraire révèle l'importance de la question de la représentativité pour comprendre son activité d'artiste et d'intellectuelle impliquée dans le mouvement noir.

Dans cet article, je réfléchis à l'écriture des femmes noires au Brésil à travers des formulations de Conceição Evaristo à la lumière d'une perspective intersectionnelle qui considère l'articulation entre racisme, sexisme et inégalité de classe, systèmes compris comme relations sociales structurantes. Les sources utilisées sont les récits non littéraires produits par Conceição Evaristo : articles, communications académiques et entretiens réalisés selon la méthodologie de l'histoire orale. Cette réflexion vise à constituer une contribution qui souligne la diversité des expériences figurant dans l'expression « femmes », contenue dans le titre du dossier *Femmes et littérature : un siècle d'affirmation et questionnement dans les cultures de langue portugaise*. Cette diversité se traduit par des inégalités et une lutte acharnée pour des droits, compte tenu en particulier de la place sociale restreinte réservée aux femmes noires au Brésil.

Avant d'aborder le thème de l'écriture des femmes noires, il est nécessaire d'effectuer une réflexion sur la littérature noire et les relations sociales sur lesquelles elle est basée au Brésil.

8 Témoignage proféré au 5^{ème} Colloque Femmes de Lettres, réalisé à l'Université de Lettres de UFMG, en 20 d'avril 2013. Disponible en : <<http://www.youtube.com/watch?v=heHftI429U4>>. Dernier accès en 28 de novembre 2017.

Vouloir être noir, s'écrire comme noir

Dans un ouvrage qui compose la collection *Conscience en débat* de la maison d'édition Selo Negro, l'écrivain et militant du mouvement noir Cuti (2010) présente sa position dans la discussion autour des nombreuses dénominations données à la littérature produite par les Noirs au Brésil. La littérature « noire », « afro-brésilienne », « afro-descendante » ou « noire-brésilienne » – cette dernière proposée par Cuti – constituent une pluralité conceptuelle qui révèle beaucoup plus qu'une question nominale, englobant d'importantes discussions théoriques et politiques. Dans ce débat complexe, Cuti déclare que, bien que ces termes soient souvent considérés comme interchangeables, « noir ou afro, ce n'est pas pareil » (Cuti, 2010 : 31). L'auteure rejette le concept de « littérature afro-brésilienne », défendu par certains auteurs comme « une formulation plus élastique et plus productive » (Duarte, 2009 : 20), bien qu'il soit d'accord avec la nécessité de classer cette littérature dans la Littérature Brésilienne.⁹

Pour Cuti, le préfixe *afro-* projette sur la littérature noire brésilienne une origine continentale, qui la laisse à la marge de la littérature brésilienne : « 'afro-brésilien' et 'afro-descendant' sont des expressions qui induisent un léger retour en Afrique, éloignement silencieux du champ de la littérature brésilienne pour faire de son volet noir un simple appendice de la littérature africaine » (Cuti, 2010 : 35-36). Cette opération aurait pour effet de nier la remise en cause de la réalité sociale brésilienne et de renforcer l'homogénéisation de la continentalisation de l'Afrique, au mépris de sa pluralité ethnique. L'auteur avertit également que « ce préfixe concerne des non-Noirs (Métis et Blancs), donc des personnes que le racisme n'atteint pas » (Cuti, 2010 : 36), ce qui impliquerait dans l'absence de l'expérience subjective du racisme dans les écrits de ces auteurs.

En outre, le poids politique du mot « noir » est un élément clé de l'argument de Cuti en faveur de la réflexion actuelle. Cela aurait un effet contraire au caractère idéologique du préfixe *afro-*, lié à ce qu'on a appelé le mythe de la démocratie raciale brésilienne. Selon Cuti :

nous sommes devant un projet « d'ingénierie » idéologique, dont l'objectif est de vider le sens des luttes de la population noire du Brésil, notamment son facteur principal : l'identité, cette volonté d'être Noir, de s'assumer en tant que Noir, d'aimer être Noir. Personne n'a écrit de t-shirts « 100% afro-brésilien ». Cette expression ne susciterait aucun enthousiasme. C'est un mot artificiel, dont personne n'a vu menacer son intégrité ou récupérer sa dignité. « 100% Noir » c'est

⁹ Eduardo de Assis Duarte défend l'utilisation du terme littérature « afro-brésilienne » car il comprend que cette littérature constitue un « complément inquiétant de sens au concept de la littérature brésilienne » (Duarte, 2009 : 19). Avec cela, Duarte veut expliquer l'importance stratégique de lier cette littérature à la littérature brésilienne en général, à la fois pour ébranler sa prétendue homogénéité, basée sur la défense de ce qu'on a appelé le mythe de la démocratie raciale brésilienne, et pour éviter une "ghettoïsation" de la littérature noire au Brésil.

la vraie manifestation observée dans les rues, de la vie qui vibre en dehors de l'université, hors de son contrôle ; c'est l'énergie qui provient de la nécessité intérieure et collective de tant de personnes qui ont décidé de refuser de se raser ou de se lisser les cheveux ; de tous ceux qui ont décidé de dire oui à la vie, à l'altérité de la beauté. [...] S'identifier à ce mot, c'est compromettre leur conscience dans la lutte contre le racisme, être attentif aux préjugés et à la conséquente cristallisation des stéréotypes, c'est mettre l'accent plutôt sur la création diasporique que sur l'origine de ses producteurs ou la teneur en mélanine de leurs peaux (Cuti, 2010 : 43-44).

Ce fragment du livre de Cuti présente quelques questions clés pour comprendre le sens de la littérature noire-brésilienne : la question du mythe de la démocratie raciale et la question de l'identité. La première question a son origine historique dans la réfutation des théories racistes prédominante au Brésil à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, qui, avec la diffusion des thèses de Gilberto Freyre, ont perdu du territoire pour une nouvelle idéologie selon laquelle le Brésil serait le pays de l'harmonie entre les races, de la bonne coexistence avec la diversité, effaçant ainsi les violences et les inégalités qui caractérisent structurellement notre histoire. Cette idéologie a été qualifiée comme « mythe de la démocratie raciale », qui est décortiqué par Liv Sovik :

L'adoption du discours sur le métissage est une ancienne concession [des secteurs dominants], incorporée au fil des années par le bon sens, à la présence massive de non-blancs dans une société qui valorise la blanchitude et une forme ancienne et actuelle de résistance au regard euro centrique. Ce qui était autrefois une victoire culturelle et politique contre l'oppression euro centrique a déjà été capturé par le conservatisme régnant et la naturalisation des relations racistes. Incorporer le discours de métissage à ce conservatisme et contrôler le sens du discours de métissage [...] [réitère] que, parce que c'est un pays métis, il n'y a pas de haine raciale [...] [qui renforce] ce contrôle des sens de la vie en société (2009 : 39).

Face à une telle image, l'action du mouvement noir va dans le sens de la construction d'un discours contre-hégémonique qui dénonce le racisme comme l'un des facteurs structurants des relations sociales au Brésil.

La seconde question clé dans ce passage de Cuti est l'identité, ce « vouloir être Noir » auquel l'auteur se réfère. C'est la base d'une hypothèse théorique fondamentale pour la littérature noire, telle que celle proposée par Zilá Bernd dans son *Introduction à la Littérature Noire*, publiée au cours du centenaire de l'abolition de l'esclavage au Brésil. C'est la présence d'un « sujet énonciateur noir », élément devenu basilair pour ceux qui réfléchissent à cette littérature. Selon Bernd, « le concept de littérature noire ne s'attache pas à la couleur de peau de l'auteur ou même au thème qu'il utilise », mais à « l'émergence d'un énonciateur qui veut être Noir », c'est-à-dire qui assume sa condition de Noir en énonçant le discours à la première personne (Bernd, 1988 : 22).

Outre les questions théorico-méthodologiques, le débat sur le concept de littérature noire au Brésil porte en lui des relations sociales de conflit et de solidarité. S'assumer comme Noir face à un

« projet d'ingénierie idéologique » qui mystifie la discrimination raciale au Brésil a été une stratégie primaire du mouvement noir contemporain national¹⁰. Ainsi, bien que la « littérature afro-brésilienne » puisse être un opérateur théorique plus efficace pour la critique littéraire, parler de la littérature noire au Brésil fait référence à la lutte des écrivains noirs pour la construction d'une identité noire positive et combative, principalement à partir des années 1970. Comme l'affirme Conceição Evaristo, « lorsque nous parlons de littérature noire [...] nous parlons d'une littérature dont les créateurs recherchent consciemment et politiquement la construction d'un discours qui donne la parole au Noir en tant que sujet auto-représenté dans son écriture » (1996 : 2).

L'écriture des femmes noires

Suite aux discussions antérieures, il est possible de considérer que la littérature noire a pour opération fondamentale un renversement du rôle des écrivains noirs, qui refusent la place d'objets du discours historique et littéraire pour se revendiquer comme sujets de ces discours. Particulièrement en ce concerne les femmes noires qui produisent cette littérature, cette opération se déroule selon une structure qui articule non seulement les inégalités raciales et de classe, mais aussi le fort sexisme présent dans notre société.

Pour faire référence à cette articulation, nous ne partons pas seulement du concept d'intersectionnalité, formulé par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw (1993 ; 2002), mais des formulations précédentes sur cette articulation liées au féminisme noir radical des années 1970 et des auteures tels que Bell Hooks, qui signalait une telle articulation dans son travail dès les années 1980 (Hooks, 1984). Dans un article sur les intellectuelles noires, Hooks analyse les problèmes particuliers que rencontrent les femmes noires qui agissent en tant qu'intellectuelles, compte tenu des stéréotypes liés à ce groupe social (1995). L'auteure affirme que « le sexisme et le racisme, agissant ensemble, perpétuent une iconographie de la représentation noire qui imprime dans la conscience culturelle collective l'idée qu'elle est sur cette planète avant tout pour servir les autres » (Hooks 1995 : 468). Pour Hooks, le corps de la femme noire, depuis l'esclavage jusqu'à nos jours, « a été considéré par les Occidentaux comme le symbole par excellence d'une présence féminine 'naturelle', organique, plus proche de la nature, animalesque et primitive » (Hooks, 1995 : 468). Dans le cas des femmes noires brésiliennes, l'expérience du colonialisme complique cette situation. Selon l'auteure afro-dominicaine Ochy Curiel, penser à la race, au sexe, à la classe et à la sexualité de façon articulée :

¹⁰ Nous considérons comme phase contemporaine du mouvement noir celle qui a été initiée par les organisations noires des années 1970 et qui a abouti en 1978 à la fondation du Mouvement des Noirs Unifiés (MNU) en 1978 (Domingues, 2007 ; Pereira, 2013).

nous donne les outils pour comprendre par exemple comment le métissage en tant qu'idéologie nationaliste et homogénéisante a eu pour base fondamentale la violation des femmes autochtones et noires par les colonisateurs, à partir d'une logique hétérosexuelle qui amène les hommes à s'approprier du corps des femmes, en particulier celles dont les corps sont considérés comme des marchandises ou de simples objets liés à la nature. (Curiel, 2008 : 20)

Dans le cas du Brésil, cette question devient encore plus pressante lorsqu'on considère l'articulation entre le capitalisme, le sexisme, l'hétérosexisme et le racisme cruel du Brésil, qui utilise le silence imposé comme l'une de ses armes les plus puissantes. Comme l'affirme Sueli Carneiro (1995 : 546), « le viol colonial de la femme noire par l'homme blanc et le métissage qui en a résulté ont créé les bases du mythe de la cordialité et de la démocratie raciale brésiliennes ».

La représentation stéréotypée des femmes noires est évidente dans les œuvres littéraires brésiliennes qui, soucieuses d'instaurer une différence négative pour la femme noire, ne la font jamais apparaître « comme une muse ou une héroïne romantique, d'ailleurs, une représentation qui n'est pas toujours pertinente pour les femmes en général » (Evaristo, 2005 : 2). Conceição Evaristo observe que ces femmes, représentées comme « corps-procréation et/ou corps-objet de plaisir du seigneur masculin », ne sont jamais représentées comme des figures maternelles, un profil réservé aux femmes blanches. Selon l'auteure, étant donné :

que l'imaginaire sur les femmes dans la culture occidentale se fonde sur la dialectique du bien et du mal, l'ange et le démon, dont les symboles sont Ève et Marie, et que le corps de la femme est sauvé par la maternité, l'absence de telle représentation pour la femme noire finit par attacher la femme noire au lieu d'un mal non racheté. Quant à la mère noire, [...] elle s'occupe des enfants des blancs au détriment des siens. Leurs enfants sont tués dans les discours littéraires, ou plutôt dans la fiction, elles apparaissent comme des femmes infertiles et donc dangereuses. (2005 : 2)

Cette formulation discursive qui enferme la femme noire dans son aspect biologique – soit extrêmement sexuel, soit la figure de la « mère noire » – fait du domaine intellectuel une place interdite, puisque « plus que tout autre groupe de femmes dans cette société, les Noires ont été considérées comme 'corps seul, sans esprit' » (Hooks, 1995 : 469). Il est important d'examiner le concept de l'intellectuel selon Bell Hooks, qui le voit non seulement comme une personne qui traite des idées (« l'académique »), mais comme « quelqu'un qui traite des idées qui transgressent les frontières discursives parce qu'il voit la nécessité de le faire » (Hooks, 1995 : 468). C'est en ce sens que l'auteure déclare que « le travail intellectuel est un élément nécessaire de la lutte pour la libération, fondamental pour les efforts de toutes les personnes opprimées et/ou exploitées, qui passeraient d'objet à sujet, qui décoloniseraient et libéreraient leur esprit ». (Hooks, 1995 : 466).

Ainsi, Hooks comprend qu'il est essentiel pour la lutte de libération des femmes noires contre le sexisme et le racisme qu'elles occupent cet espace interdit du travail intellectuel, en renversant et resignifiant des éléments de l'idéologie hégémonique – opération qui, comme nous l'avons déjà vu, est d'une importance capitale pour la littérature noire.

Le rôle des auteures noires est donc primordial car « en refusant d'être (uniquement) dite par l'autre [...] la femme noire qui possède une voix, auteure d'une écriture, niera l'imposture de l'aphasie qui lui est attribuée par une tradition entièrement basée sur l'esclavage » (Gomes, 2004 : 3-4). À travers cette « appropriation de la plume », pour reprendre l'expression de Conceição Evaristo, les écrivaines noires cherchent à inscrire dans le corpus littéraire des images d'une auto-représentation qui dépasse le sens esthétique. Dans ce processus, « on prend la place de l'écriture comme un droit, comme on prend la place de la vie » et de l'histoire (Evaristo, 2005 : 7).

En tant que forme littéraire contre-hégémonique, l'écriture des femmes noires « a été assujettie à la marginalisation, à l'ignorance et à la dévalorisation intellectuelle, parfois au sein même de la communauté noire » (Gomes, 2004 : 9). C'est ce que Maria Consuelo Campos appelle la « fabrication de l'oubli », qui se concentrait et se concentre toujours sur les femmes noires brésiliennes, malgré leur présence indéniable à travers l'histoire, comme l'écrivaine de fiction Maria Firmina dos Reis et la poétesse Auta de Souza (1876-1901) (Campos, s.d. : 1). D'où la nécessité d'une attention académique et sociale accrue pour cet important corpus littéraire, qui révèle le protagonisme historique des personnages marginalisés par la société brésilienne.

Heloísa Gomes identifie certaines particularités de l'écriture des femmes noires qui la différencient et l'identifient dans la littérature noire. Parmi elles, il y a : l'oralité, « pour mêler des générations de femmes et raconter toute une histoire où l'individu se répand dans la communauté »; la préoccupation sociohistorique qui les amène à raconter « leurs versions de l'histoire, en dénonçant les mécanismes de l'exclusion »; la démythification des visions hégémoniques de la vie et de l'histoire et le rejet des purismes esthétiques de toute nature (Gomes, 2004 : 5 ; 8). Ces caractéristiques sont associées à la nécessité de chercher des éléments en dehors des cadres du discours hégémonique pour composer les récits de ces auteures. Dans cette recherche, elles :

se concentrent sur les traditions afro-brésiliennes, se souviennent et se rappellent bien des histoires de diaspora que racontent les mers, sont attentives à la misère et à la richesse offertes par la vie quotidienne et écrivent leurs peines et leurs joies intimes. (Evaristo, 2005 : 7)

La mémoire et la tradition de l'oralité jouent un rôle fondamental dans l'écriture des femmes noires brésiliennes et il existe un dialogue important avec les traditions africaines telles que celles des *griots*, « gardiens de la mémoire qui, de village en village, chantaient et racontaient les héros, la

résistance noire contre le colonisateur » (Evaristo, 1996 : 52). L'aspect intime et quotidien des relations sociales est également un élément remarquable dans ce domaine de la littérature. Le témoignage de Conceição Evaristo montre l'entrelacement entre la mémoire, l'oralité et la vie quotidienne : « J'ai appris dès l'enfance à rassembler des mots. [...] Ma mère racontait, ma tante racontait, mon vieil oncle racontait, les amis voisins racontaient. Moi, jeune fille, je le répétais, le racontait. J'ai grandi possédée par l'oralité, par la parole. » (2005 : 1). De même, Coser affirme dans son travail sur les écrivaines américaines noires qu'elles « tissent des faits à partir de la mémoire des gens à travers des histoires racontées plusieurs fois dans leurs maisons, des rites de chants et danses, des rêves et des sortilèges » (Coser *apud* Gomes, 2004 : 8).

Nous réalisons, par conséquent, que beaucoup de ces écrivaines ont trouvé leur matière première dans la richesse de la vie quotidienne et de la mémoire orale. En ce sens, l'écriture des femmes noires peut être considérée comme un pont « entre le passé et le présent, puisqu'elle traduit, actualise et transforme en production culturelle le savoir et l'expérience des femmes à travers les générations » (Gomes, 2004 : 1).

L'« écrit(expérience) » intersectionnelle de Conceição Evaristo

Conceição Evaristo (2005) a inventé l'expression « écrit(expérience) double-face » pour définir son expérience de femme et de femme noire. Comme indiqué précédemment, je crois que cette écrit(expérience) peut se dérouler selon une « triple face », car non seulement le genre et la race, mais aussi la classe sociale se présentent comme des aspects fondamentaux de l'expérience subjective, de la trajectoire intellectuelle et de la production littéraire de l'auteure. C'est cette triple face que nous allons analyser.

Dans les deux ouvrages de Márcia Contins (2005) et de Verena Alberti et Amílcar Pereira (2007), qui rassemblent des entretiens avec des intellectuels du mouvement noir brésilien, les personnes interrogées sont questionnées sur le « devenir noir » (Contins, 2005) ou la « prise de conscience de la négritude » (Alberti ; Pereira, 2007). En fait, la « conscience » est un mot fondamental dans la phase contemporaine du mouvement noir brésilien. Il est courant de dire, par exemple, que la lutte contre-hégémonique menée par ses militants consiste principalement à susciter une prise de conscience de la population noire. Ainsi, le « devenir noir » vécu par les intellectuels du mouvement est un processus décisif pour la réflexion sur son action politique. Conceição Evaristo, dans des entretiens et des déclarations écrites, remonte le processus de perception de soi-même en tant que Noire et pauvre – de manière associée – à son expérience scolaire :

C'est dans un environnement scolaire marqué par d'excellentes pratiques pédagogiques pour certains et désastreux pour d'autres que j'ai découvert avec plus d'intensité notre condition de Noirs et de pauvres. Géographiquement, dans le cours primaire, j'ai essayé un « apartheid » scolaire. Le bâtiment était une construction de deux étages. À l'étage supérieur se trouvaient les classes des plus avancés, de ceux qui recevaient des médailles, de ceux qui ne redoublaient pas, de ceux qui chantaient et dansaient lors des fêtes et des filles qui couronnaient Notre Dame. L'enseignement religieux était obligatoire et, comme à l'église, les anges étaient toujours blonds. J'ai passé presque la totalité de l'école primaire en souhaitant être élève d'une des classes à l'étage supérieur. Mes soeurs, mes frères, tous les étudiants pauvres et moi-même étions toujours alloués aux classes de la soute du bâtiment. Soutes scolaires, soutes des navires. (Evaristo, 2009 : 1-2)

Lors de l'entretien, Conceição a placé dans la vie scolaire le moment où elle a pris conscience d'être noire. Toutefois, dans le témoignage ci-dessus, l'auteure associe cette perception à une étrangeté liée à son acte de naissance :

Une sorte de notification indiquant la naissance d'un bébé du genre féminin et de couleur *parda*¹¹, fille d'une telle dame, qui serait elle [la mère de Conceição]. J'ai gardé cet acte de naissance pendant longtemps. J'étais impressionnée par cette couleur *parda* dès mon enfance. Comment ce ton m'appartiendrait-il ? Je ne savais pas ce que ce serait. Je le savais, j'ai toujours su que j'étais Noire. (Evaristo, 2009 : 1-2)

En disant qu'elle a « toujours su » qu'elle était noire, Conceição utilise une ressource narrative qui nous donne un indice important sur le sens général qu'elle entend donner à son témoignage. S'affirmer comme noire devant la dénomination *parda*, présente dans un document officiel, constitue un acte contestataire réalisé dès la petite enfance. Plutôt que de savoir à un jeune âge qu'elle était Noire, Conceição dit qu'elle s'est perçue comme Noire depuis *toujours*, intemporellement. Alessandro Portelli explique que les récits que les gens font d'eux-mêmes sont des « artefacts verbaux » moulés par la perception et l'interprétation que le narrateur a de lui-même et de ses mots (Portelli, 1991 : 118). Tandis que Pierre Bourdieu voit dans la construction d'un sens de soi, dans la transformation en « idéologue de sa propre vie », une « illusion biographique » (Bourdieu, 2006 : 184), Portelli perçoit une subjectivité enrichissante pour l'analyse. Dans cette perspective, une construction narrative comme celle de l'extrait ci-dessus peut révéler l'intention de Conceição de renforcer un positionnement politique et un caractère contestataire comme propres à son identité.

La « conscience de la négritude » (Alberti ; Pereira, 2007), pour Conceição, est toujours liée à sa condition de classe. Elle raconte que sa relation avec la littérature « passe par la cuisine, par les cuisines des autres », car les femmes de sa famille travaillaient comme femmes de ménage pour les

11 Le mot *parda* est utilisé en portugais pour définir les noirs de peaux plus claire, en général fruits de la miscégenation, pour dissimuler leur héritage noir.

familles d'auteurs importants de l'État de Minas Gerais, comme Otto de Lara Resende (1922-1992), Alaíde Lisboa de Oliveira (1904-2006) et Henriqueta Lisboa (1904-1985) (Evaristo, 2010 : s.p.). La question de la classe et de la perception de soi non seulement comme Noire, mais comme subalterne, apparaît dans le passage suivant :

Le père d'Henriqueta Lisboa, le Docteur João Lisboa, était le parrain de cette sœur aînée, parrain de baptême. C'était une époque où ces relations de subalternité étaient aussi marquées par une relation de copinage. Donc, d'avoir quelqu'un d'une classe supérieure avec qui vous avez eu une certaine relation... c'était intéressant. Donc, cette sœur à moi, d'ailleurs c'était la seule, car nous tous après... les relations de copinage étaient déjà avec des gens de la même classe sociale que nous. J'aime beaucoup plaisanter en disant que ma relation avec la littérature commence à partir de ce lieu de subalternité. (Evaristo, 2010 : s.p.)

Conceição raconte qu'elle-même a travaillé comme femme de ménage depuis l'âge de huit ans, en alternant cette activité avec celles d'emmener les enfants à l'école et de les aider à faire leurs devoirs, ce qui « rapportait aussi quelques sous » (2009). En outre, elle a participé avec sa mère et sa tante « au lavage, au ramassage et à la livraison des paquets de vêtements dans les maisons de leurs maîtresses » (2009 : 1). À propos de cette activité, il y a un beau passage dans l'un de ses témoignages écrits, remarquable par la forme littéraire dans laquelle elle choisit de le raconter :

Encore un moment, encore petite fille, où l'écriture m'est apparue dans sa fonction utilitaire et parfois même embarrassante, c'était au moment du retour des vêtements propres. Une lecture solennelle du rouleau avait lieu dans la cuisine des dames :

4 draps blancs,
4 taies d'oreiller,
4 couvre-lits,
4 serviettes de bain,
4 serviettes de toilette,
2 nappes de table,
15 culottes,
20 lingettes,
10 caleçons,
7 paires de chaussettes,
etc., etc., etc.

Les mains des laveuses, jadis si fermes dans les frottements et les plis des vêtements, devant le regard des maîtresses, tremblaient à ce moment, craignant d'avoir perdu ou mélangé une pièce. Des mains qui obéissaient à une voix mandataire. Une femme demandait, l'autre livrait. Et quand, jeune fille, j'ai vu les lingettes trempées de sang, puis, au moment de la livraison, sans odeur ni tache, mon incompréhension des femmes blanches et riches grandissait. Les femmes de ma famille, je ne sais pas comment, dans le petit espace dans lequel nous vivions, elles gardaient le secret de leurs humeurs intimes. Je ne connaissais le saignement d'aucune d'entre elles. Et quand, au milieu de vêtements sales, arrivés pour le lavage, je remarquais des culottes de femme et des minuscules serviettes, non rouges, mais saignées du corps des maîtresses, pendant longtemps j'ai cru que les femmes riches urinaient du sang de temps en temps. (Evaristo, 2005 : 2)

Ce passage est très intéressant pour comprendre la présence de l'intersectionnalité dans l'expérience de Conceição, qui marquera toute sa production littéraire. Conceição perçoit ici les « femmes blanches et riches » – les « maîtresses » – comme des Autres, les dépeignant comme étant d'une nature très différente des femmes de sa famille – les blanchisseuses – ayant même un caractère biologique différent, étrange : uriner du sang. Ce n'était pas une confusion enfantine, mais une croissance de la compréhension, a-t-elle déclaré. La relation de subalternité est mise en évidence par le fait que la petite Conceição entrait en contact direct avec les « lingettes imbibées de sang » de ses maîtresses alors qu'elle n'avait jamais entendu parler des lingettes des femmes de sa propre famille – de la même couleur, de la même classe. Les inégalités entre l'être femme, que Conceição révèle dans ce passage, sont liées pour elle à la fonction « utilitaire » et « embarrassante » de l'écriture. La contrainte est alors utile en ce sens qu'elle montre les relations subalternes que l'auteure souhaite dénoncer.

La relation entre les femmes apparaît d'une manière différente lorsque Conceição traite de la coexistence entre celles de sa famille :

Qu'est-ce que j'ai entendu des femmes parler ! Parler entre nous et nous écouter était peut-être la seule défense, le seul remède dont nous disposions. Je viens d'une famille où les femmes, même si elles n'étaient pas totalement libres face à la domination masculine, en premier lieu les patrons, puis les hommes de leur famille, se sont rarement fragilisées. En tant que « chefs » de la famille, elles ont construit leur propre monde, souvent distant et indépendant de leurs hommes et surtout pour les soutenir plus tard. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il y tant de personnages féminins dans mes poèmes et dans mes récits ? Je me pose la question, je ne l'affirme pas. (Evaristo, 2005 : 4)

Il est fréquent, dans les récits de Conceição Evaristo, de se présenter comme faisant partie d'une « école » d'écrivaines noires vivant dans des *favelas* (Evaristo, 2010 : s.p.). Elle évoque dans plusieurs témoignages l'importance que le travail de Carolina Maria de Jesus (1914-1977), « la *'favelada'* du Canindé [qui] a créé une tradition littéraire », a exercé non seulement sur elle mais sur sa mère qui « a suivi le chemin d'une écriture inaugurée par Carolina et a également écrit sous la forme d'un journal intime, la misère de la vie quotidienne à laquelle elle était confrontée » (Evaristo, 2009 : 1). Elle raconte que sa famille lisait le travail de Carolina « pas comme des lecteurs ordinaires mais comme des personnages des pages de Carolina. L'histoire de Carolina était notre histoire » (Evaristo, 2010 : s.p.). Outre la référence à l'identification avec l'expérience de Carolina de Jesus en tant que femme noire et résidente de la *favela* qui écrivait de la littérature, Conceição souligne le sens de ce type d'écrit :

Lorsque des femmes du peuple comme Carolina, comme ma mère, comme moi-même aussi, nous nous disposons à écrire, je pense que nous rompons avec la place

qui nous est normalement réservée. La femme noire, elle peut chanter, elle peut danser, elle peut cuisiner, elle peut se prostituer, mais écrire, non, écrire est quelque chose... c'est un exercice que l'élite juge être la seule à en avoir le droit. En écrivant et en étant reconnu comme écrivain ou écrivaine, l'élite jouit d'un privilège. (2010 : s.p.)

Sur ce point, il convient de reprendre les formulations de Bell Hooks, qui soutient qu'il est essentiel dans la lutte pour la libération des femmes noires qu'elles occupent l'espace socialement interdit du travail intellectuel. C'est dans ce même sens que Conceição souligne l'importance que des femmes comme elle, sa mère et Carolina de Jesus s'affirment comme écrivaines.

Au-delà de sa production d'œuvres littéraires, Conceição Evaristo a participé à des mouvements sociaux à Belo Horizonte, comme par exemple le mouvement syndical des femmes de ménage et l'Association Culturelle, Bienfaitante et Récréative José do Patrocínio, créée en 1952 à la capitale de Minas Gerais et active dans les années 1950 e 1960 (Silva, 2010). À Rio, elle a pris part au mouvement noir des années 1970, après avoir fréquenté l'Institut de recherche sur les cultures noires (IPCN, en portugais) et avoir participé au groupe artistique Negrícia. À propos de Negrícia, Conceição raconte :

Je me souviens que nous allions dans les communautés... Je n'aime pas ce terme, je pense que vous changez le terme mais la réalité est la même, non ? Nous allions dans les *favelas*, dans les périphéries, dans les prisons, nous avons fait des récitations dans les prisons. Dans d'autres endroits aussi, comme la bibliothèque publique, on se rencontrait au [IPCN]... C'était intéressant parce que, justement, on traitait d'une poésie qui était aussi un poème de la vie quotidienne, de ses choses, de ses causes, c'était une poésie qui portait aussi la marque de ce discours à nous, de ce discours noir, de ce discours de l'émancipation. Et ce fut un moment très fertile, autant pour la création en soi que pour le militantisme. (2010 : s.p.)

On peut dire que la trajectoire de Conceição Evaristo accompagne, de manière générale, les changements observés dans le mouvement noir contemporain, de plus en plus institutionnalisé, selon l'analyse de Flávia Rios (2008). L'auteure observe une tendance des organisations à quitter progressivement la rue, laissant de côté les performances caractérisées par des actes publics et des manifestations, et occupant de plus en plus, principalement à partir des années 1990 « les tables de négociations, les rencontres avec les autorités politiques et économiques, les plates-formes de partis, les luttes judiciaires et engagements vis-à-vis des agences internationales et de l'État brésilien » (Rios, 2008 : 109-110).

Dans les années 1990, après une forte présence dans l'espace public avec le groupe Negrícia, Conceição Evaristo se consacre à l'obtention de sa maîtrise en Littérature Brésilienne à l'Université Catholique Pontificale de Rio de Janeiro, rejoignant les rangs des intellectuels noirs qui produisent une connaissance académique contre-hégémonique dans les universités brésiliennes. Sa thèse,

intitulée *Littérature Noire : Une poétique de notre caractère afro-brésilien* (Evaristo, 1996), montre une réflexion critique – à la première personne – sur la production littéraire des écrivain/es noir/es brésilien/nes. Au sujet de la motivation qui l'a amenée à la maîtrise, Conceição dit :

Lorsque j'ai commencé mon master, j'avais déjà fait un an de [...] cours de spécialisation à l'UERJ. Je me souviens que je suis allée avec Aina aussi, c'était le moment où mon mari était mort. Donc, commencer le master voulait dire faire une véritable recherche [...] [sur] cette production [littéraire] noire. Parce que depuis la remise des diplômes, j'observais déjà la manière de représenter le Noir dans la littérature brésilienne, donc c'était un processus que j'ai vraiment fait mûrir. (Evaristo, 2013a : s.p.)

La position de Conceição sur l'importance de sa présence à l'université s'était configurée à partir d'un « très grand dilemme » :

Parce que j'avais quitté Belo Horizonte et que mon expérience se situait dans le mouvement social et le mouvement ouvrier, dans le mouvement des femmes de ménage également. Et je pensais que mon espace de militantisme, ma place de militantisme était dans le mouvement social. Je ne croyais pas, je ne voyais pas de possibilité, ou même je n'ai pas apprécié que l'espace de l'académie pouvait être un espace de militantisme. Pour moi, les choses devaient se passer dans le monde du travail. Donc, quand je suis allée faire ma licence, je me suis souvent demandée ce que je faisais là-bas, je me posais trop de questions. (Evaristo, 2013a : s.p.)

Il y a eu cependant un changement de perception sur sa présence dans le domaine académique, résultat de la perception qu'il s'agissait d'une tâche importante pour la lutte politique dans laquelle elle était engagée afin de problématiser la connaissance académique établie :

...jusqu'au moment où je me suis aperçue de cette représentation [stéréotypée] du Noir dans la littérature brésilienne... Ce fut donc un moment très important pour moi, où je commence à découvrir ce savoir, et ce savoir qui te légitime, pour que tu sois un diffuseur de savoirs, alors j'ai aussi commencé à me rendre compte que cela avait du sens. Et comment puis-je commencer à me rendre compte de cela ? Au fur et à mesure que je pose des questions au sein de l'académie et que je remarque que certains enseignants sont intéressés et que certains disent même : « Je n'y ai jamais pensé ». Donc, quand je commence à poser des questions à l'intérieur de l'académie, alors que tu cries un certain rejet de la part de certains enseignants, tu rencontres aussi de l'accueil. (Evaristo, 2013a : s.p.)

Il convient de mentionner dans cette section l'observation de l'auteure selon laquelle le savoir académique est une source de légitimité. Il est entendu ici que la connaissance critique de la question raciale brésilienne et internationale n'a pas été obtenue au sein de l'académie, mais des espaces d'organisation du mouvement noir. Cependant, le savoir académique est ce qui donne de la légitimité à cette connaissance préalable, car il s'agit d'un savoir légitimé par le *statu quo*, qui lui permet de devenir un « diffuseur » de cette connaissance. Ainsi, Conceição Evaristo conclut :

Aujourd'hui, je n'ai aucune difficulté, je suis sûre que l'académie est aussi un espace de militantisme. Cette question de « savoir c'est pouvoir ». Je suis sûre que l'académie est un lieu de militantisme, je pense que les gens des classes populaires doivent être dans l'académie. Vous devez prendre un autre discours, un autre positionnement, différentes formes de connaissance, car sinon l'académie continuera à être, les producteurs de connaissances seront toujours les classes privilégiées. Aujourd'hui, je n'ai aucune difficulté à faire face à l'académie en tant qu'un espace à moi, je dois être là-dedans avec une autre posture. (2013a : s.p.)

D'après cette conviction, Conceição s'est consacrée plus tard à l'obtention d'un doctorat en Littérature Comparée à l'Université Fédérale Fluminense, qu'elle a achevé en 2011. Un autre point pertinent dans sa position est que, en liant la production de connaissances et la lutte pour le pouvoir, Conceição nie l'existence de la neutralité dans la production des connaissances, en soulignant que les intellectuel/les universitaires sont nécessairement lié/es aux groupes subalternes ou dominants de la société. Ils ne sont donc pas indépendants et ne sont pas marginalisés. Selon l'auteure :

Même quand les gens préconisent que l'académie n'est pas un lieu de militantisme, c'est un lieu de militantisme. L'intellectuel est là, les enseignants sont là en train de militer de quelque façon. Soit en faveur du *statu quo* ou contre, ou [encore] par omission. L'académie n'est pas un lieu neutre. (2010 : s.p.)

Enfin, il est nécessaire d'examiner la question de la représentativité dans le discours et dans le propos de Conceição Evaristo. Elle déclare que :

l'académie est un espace où je me trouve pour poser une voix, poser un texte, y pratiquer une production de connaissance profondément marquée par ma condition de femme et de femme noire. Alors l'académie, je sens que c'est un endroit où je peux être, où j'ai le droit d'être et dans ce que je veux être, mais à partir d'un lieu, qui est ce lieu social et ethnique dans lequel je suis née, dans lequel je suis insérée, à partir duquel je choisis d'écrire, auquel je suis liée. (2010 : s.p.)

L'explication de son attachement à un groupe social spécifique de la société – le côté du subalterne – apparaît de manière récurrente dans ses discours et ses textes. C'est le cas du récit symbolique du mythe d'Oxum, que l'auteure a choisi pour ouvrir sa communication au 5ème Colloque Femmes en Lettres. Ainsi, lorsque l'auteure affirme sa volonté d'être « porte-parole des femmes noires », il ne s'agit pas de vouloir représenter un groupe incapable de se représenter, mais de se déclarer liée à lui et de défendre ses intérêts dans les conflits de pouvoir. Ainsi, en se souvenant de la déesse Yoruba et *orixá* afro-brésilienne, Conceição Evaristo se présente comme une expression de l'Oxum mythique, une femme noire qui crie contre les injustices dont elle est témoin aux côtés d'autres Oxuns, femmes noires, ensemble en chœur, s'affirmant comme maîtresses de leurs discours et de leurs histoires.

Referências Bibliográficas

ALBERTI, V.; PEREIRA, A. A. (orgs.), [2007]. *Histórias do movimento negro no Brasil : depoimentos* ao CPDOC, Rio de Janeiro : Pallas/CPDOC-FGV.

BERND, Z., [1988]. *Introdução à literatura negra*. São Paulo : Brasiliense.

BOURDIEU, P., [2006]. A ilusão biográfica, In : AMADO, J.; FERREIRA, M. M. *Usos & abusos da História Oral*. Rio de Janeiro : FGV.

CAMPOS, M. C. C., [s.d.]. *Representações da mulher negra na literatura brasileira*. Disponível em : <<http://www.letras.ufmg.br/literafro/>>. Acesso em 29 de junho de 2010.

CARNEIRO, S., [1995]. Gênero, raça e ascensão social. *Estudos Feministas*. Florianópolis, v. 3, n. 2, pp. 544-552.

CHARTIER, R., (org.). [2001]. *Práticas da Leitura*. São Paulo : Estação Liberdade.

CONTINS, M., [2005]. *Lideranças Negras*. Rio de Janeiro : Aeroplano/ FAPERJ.

CRENSHAW, K., [1993]. Mapping the margins : intersectionality, identity politics, and violence against women of color. *Stanford Law Review*. vol. 43, pp. 1241-1299.

CRENSHAW, K., [2002]. Documento para o encontro de especialistas em aspectos da discriminação racial relativos ao gênero. *Estudos Feministas*. Florianópolis, v. 10, n. 1, pp. 171-188.

CURIEL, O., [2008]. *Género, Raza, Sexualidad : debates contemporâneos*. Disponível em : <http://www.urosario.edu.co/urosario_files/1f/1f1d1951-0f7e-43ff-819f-dd05e5fed03c.pdf>. Acesso em : 29 jun. 2016.

CUTI, [2010]. *Literatura negro-brasileira*. São Paulo : Selo Negro.

DOMINGUES, P., [2007]. Movimento Negro Brasileiro : alguns apontamentos históricos. *Tempo*. Rio de Janeiro, nº. 23, pp. 100-122.

DUARTE, E. A., [2005]. Literatura e afro-descendência. In : *Literatura, política, identidades*. Belo Horizonte : FALE-UFMG. Disponível em : <<http://www.letras.ufmg.br/literafro/>>. Acesso em : 29 de junho de 2010.

DUARTE, E. A., [2009]. Na Cartografia do Romance Afro-brasileiro : 'Um defeito de cor' de Ana Maria Gonçalves. In : LAHNI, C. et al. (orgs.). *Culturas e diásporas africanas*. Juiz de Fora : Editora UFJF, 2009.

EVARISTO, C., [1996]. *Literatura Negra : Uma poética de nossa afro-brasilidade*. Dissertação (Mestrado), Departamento de Letras, Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro.

EVARISTO, C., [2005]. *Gênero e Etnia : uma escre(vivência) de dupla face*. In : MOREIRA; SCHNEIDER (orgs.). *Mulheres no Mundo – Etnia, Marginalidade e Diáspora*. João Pessoa : Idéia, Cópia do texto original cedida pela autora.

EVARISTO, C., [2009]. *Conceição Evaristo por Conceição Evaristo*. Depoimento concedido durante o I Colóquio de Escritoras Mineiras, realizado em maio de 2009, na Faculdade de Letras da UFMG, Cópia cedida pela autora.

EVARISTO, C., [2010]. Entrevista concedida a Bárbara Araújo Machado em 30 set. 2010, Rio de Janeiro.

EVARISTO, C., [2013a]. Entrevista concedida a Bárbara Araújo Machado em 15 de janeiro de 2013, Rio de Janeiro.

EVARISTO, C., [2013b]. Témoignage proféré au 5ème Colloque Femmes de Lettres, réalisé à l'Université de Lettres de UFMG, en 20 d'avril 2013. Disponible en : <<http://www.youtube.com/watch?v=heHftI429U4>>. Dernier accès en 28 de novembre 2017.

GOMES, H. T., [2004]. “Visíveis e Invisíveis Grades” : Vozes de Mulheres na Escrita Afro-descendente contemporânea. *Cadernos Espaço Feminino*. Uberlândia, vol. 12, nº 15. Disponível em: <<http://www.letras.ufmg.br/literafro/>>. Acesso em : 29 de junho de 2010.

HOOKS, B., [1984]. *Feminist theory : from margin to center*. Boston : South end press.

HOOKS, B., [1995]. Intelectuais negras. In : *Revista Estudos Feministas*. Rio de Janeiro, v. 3, n.2, p. 464-478.

PEREIRA, A. A., [2013]. *O Mundo Negro : Relações Raciais e a Constituição do Movimento Negro Contemporâneo no Brasil*. Rio de Janeiro : Pallas / FAPERJ.

PERROT, M., [1989]. Práticas da Memória Feminina. *Revista Brasileira de História*. São Paulo : vol. 9, nº 18, pp. 9-18, ago./set.

PORTELLI, A., [1991]. What makes oral history different, In : PORTELLI, A. *The death of Luigi Trastulli and other stories : form and meaning in oral history*. Albany : State University of New York Press.

RIOS, F. M., [2008]. *Institucionalização do Movimento Negro no Brasil contemporâneo*. Dissertação (Mestrado), Programa de Pós-Graduação em Sociologia, Universidade de São Paulo, São Paulo.

SILVA, A. R., [2010]. *Associação José do Patrocínio : dimensões educativas do associativismo negro entre 1950 e 1960 em Belo Horizonte, Minas Gerais*. Dissertação (Mestrado), Programa de Pós-Graduação em Educação, Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte.

SOVIK, L., [2009]. *Aqui ninguém é branco*. Rio de Janeiro : Aeroplano.